

William Marx, la littérature et son au-delà

Par Jean-Louis Jeannelle, [Le Monde](#), 20 janvier 2020

Avant de s'aventurer dans l'Antiquité, l'essayiste s'était consacré à Paul Valéry et à T. S. Eliot puis à l'histoire de la critique. Philologue, il s'attache à analyser les œuvres dans leur contexte d'origine. Il prononcera jeudi 23 janvier sa leçon inaugurale au Collège de France.



William Marx Yann Legendre

Portrait. Au début du *Tombeau d'Œdipe. Pour une tragédie sans tragique* (Éditions de Minuit, 2012), William Marx note que des rares pièces antiques subsistantes dont nous tirons tout notre savoir sur la tragédie, nous ignorons le contexte d'origine, autrement dit l'essentiel. Les lieux qu'évoquaient ces pièces, les croyances religieuses que celles-ci portaient, ou encore les effets physiques qu'elles exerçaient sur les spectateurs nous restent inconnus. Qu'importe, dira-t-on, puisque demeurent les textes... La latiniste et helléniste Florence Dupont avait déjà mis en garde contre les illusions que véhicule notre conception moderne de la « littérature », réduite aux seuls textes.

Vacciné contre tout anachronisme par cette grande latiniste dont il suivit, jeune étudiant, les cours, William Marx ébranle nos certitudes en empruntant le détour du nô, cette forme théâtrale née sur l'archipel nippon au XIV^e siècle de notre ère où se retrouvent, grâce à la continuité maintenue au sein de familles d'acteurs, des caractéristiques semblables à ce que pouvait être la tragédie grecque : « **La participation d'acteurs uniquement masculins, l'emploi du masque, la présence du chœur, l'utilisation de musique, de chant et de danse, la forte dimension rituelle...** » (*Le Tombeau d'Œdipe*). Non qu'il faille supposer une influence directe ; l'analogie ici est de méthode : pour un Européen, un spectacle de nô revient à faire une expérience de défamiliarisation proche de celle que suppose notre contact avec les textes grecs – ou que supposerait, si nous nous gardions d'y projeter sans cesse notre savoir de modernes.

« La comparée »

Avant de s'aventurer dans l'Antiquité, William Marx était connu comme spécialiste de Paul Valéry ou des « arrières-gardes », notion qu'il avait introduite un an avant *Les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes* (Gallimard, 2005), d'Antoine Compagnon, dans *Les Arrière-Gardes au XX^e siècle. L'autre face de la modernité esthétique* (PUF, 2008).

Que recouvre donc la chaire de littératures comparées qui vient d'être créée pour lui ? Rencontré dans l'un des bureaux du Collège de France où il rédige le cours qui suivra sa leçon inaugurale jeudi 23 janvier (leçon intitulée : « Par-delà la littérature – Lire dans la bibliothèque mondiale »), William Marx revient sur son parcours de comparatiste : **« Adolescent, j'étais passionné de littérature latine et grecque : mon projet, à l'entrée de l'École normale supérieure [ENS] en 1986, était de devenir professeur de grec. J'ai fait de la papyrologie et suivi des cours de grammaire comparée – j'ai appris le sanskrit et le hittite. Alors, je m'intéressais moins à la littérature qu'à la langue et à la grammaire : j'aimais comparer, et mon mémoire de maîtrise traitait des bibliothèques publiques à Rome, plus précisément du transfert d'un fait culturel grec dans le monde romain. C'est en passant l'agrégation de lettres classiques que j'ai trouvé un intérêt nouveau à la littérature et à la critique. »**

De ce parcours initial, William Marx tire une sorte de viatique lorsqu'il se tourne vers ce que l'on nomme **« la comparée »**. Ou plus précisément la **« littérature générale et comparée »**, puisque cette discipline est en charge non seulement des autres traditions nationales, mais aussi de la littérature en tant que phénomène culturel et qu'expérience esthétique.

Replacer dans une perspective historique

En France toutefois, il lui faut se soumettre au format que lui impose le concours de l'agrégation, et le poids que l'enseignement y exerce sur la recherche, en balise l'exercice bien plus fortement que chez nos voisins allemands, par exemple, formés à la romanistique. **« La comparée m'intéresse peu en tant que discipline uniforme : si j'ai choisi cette voie, c'est parce qu'elle m'offrait la liberté : la possibilité institutionnelle de travailler sur la littérature sans me mettre aucune borne : ni d'époque, ni de langue, ni de genre, ni d'auteur. Pour moi, s'intéresser à la littérature dans toute son étendue, c'est se demander ce qu'est l'étendue de la littérature : qu'appelle-t-on ainsi à telle époque donnée ? Ce mot n'est employé dans son usage moderne que depuis deux siècles en Europe, et nous ne l'appliquons donc à d'autres aires ou à d'autres époques que par commodité de langage. »**

Une telle démarche impliquait, par conséquent, d'interroger nos propres évidences, ce que William Marx entreprend de faire en consacrant sa thèse à Paul Valéry (1871-1945) et à T. S. Eliot (1888-1965) : **« Mon but était de mettre à distance l'approche formaliste qui était encore la nôtre, celle à laquelle j'avais été formé, et qui reste en partie mon héritage, en replaçant dans une perspective historique nos deux plus grands poètes modernes – Eliot est un monument de la poésie du XX^e siècle, injustement méconnu en France ; comparé à lui, Valéry apparaît comme un poète plus "réfléchi", qui laisse passer moins d'émotions que l'auteur du Waste Land [1922], qui admirait profondément son aîné. Ce que l'un et l'autre ont de singulier, c'est d'avoir conjoint création littéraire et réflexion critique en portant à son maximum la prise de conscience des effets et des limites de la littérature. »** Dans la bibliothèque de l'université de Kyoto où William Marx enseigna deux ans durant, au début de sa thèse, un lecteur britannique des années 1920-1930 avait légué sa bibliothèque, classée par ordre d'entrée des ouvrages : **« Depuis le Japon, je pouvais reconstituer le paysage intellectuel d'un contemporain d'Eliot. »**

Publié cinq ans après sa thèse sur la naissance de la critique moderne, **L'Adieu à la littérature. Histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècles** (Minuit, 2005) en constitue le pendant, ou plutôt l'envers. L'essai couvre l'histoire d'une absolutisation de la littérature, amorcée au XVIII^e siècle et portée à incandescence par des poètes comme Mallarmé ou Rimbaud, mais cela afin d'en souligner le coût très élevé : en effet, privée de ses fonctions sociales ou morales, la littérature réduite à son « essence » dut subir une longue dévalorisation. Sur le triomphe puis le déclin de cette littérature « hyperconsciente » d'elle-même, William Marx a adopté par la suite un point de vue plus transhistorique, en particulier dans **La Haine de la littérature** (Minuit, 2015), où il reconstitue le long procès intenté depuis Platon à cet art au nom du vrai, du bon ou de l'utile.

Recréer un canon ultime

Mais à quel « au-delà » de la littérature fait référence le titre de la leçon inaugurale du 23 janvier ? A tout ce que nous cache notre conception restreinte de la littérature. Comme en histoire, la discipline a connu depuis plus d'une vingtaine d'années un tournant « mondial », sous l'influence notamment des chercheurs et historiens Franco Moretti, David Damrosch ou Pascale Casanova. Si ce courant intellectuel intéresse William Marx, il se montre plus circonspect sur les tentatives menées, au sein des universités américaines, pour recréer un canon ultime : **« Que le canon fasse place à la diversité, oui ! Mais l'objectif est-il atteint quand la littérature américaine et anglophone s'y taille la part du lion, comme si celle-ci représentait toute la diversité ? »** En philologue, Marx s'attache à lire les œuvres dans leur contexte d'origine, et à tirer de la mise à distance de faits littéraires une plus grande lucidité sur nos propres usages intellectuels.

Une méthode qu'il n'a pas hésité à s'appliquer à lui-même. Plusieurs tribunes parues dans **Le Monde** ou **Libération** l'avaient montré soucieux de prendre position, sur l'enseignement des humanités classiques notamment ou sur le pacs. Mais là encore avec pour souci de se placer à distance, en particulier dans son expérience la plus intime. Car le **« point de vue gai n'est pas l'opposé ou le complémentaire du point de vue hétérosexuel »**. Être gai, c'est faire l'expérience que l'**« altérité est consubstantielle à sa propre existence »** et voir le monde dit **« normal »** de manière biaisée, grossie ou déformée par son propre désir.

William Marx entre au Collège de France : « Pour une bibliothèque mondiale »

Par William Marx, [Le Monde](#), 21 janvier 2020

L'écrivain a été nommé professeur au Collège de France, à la chaire de littératures comparées. « Le Monde » publie des extraits de la leçon inaugurale, intitulée « Par-delà la littérature – Lire dans la bibliothèque mondiale », qu'il doit prononcer jeudi 23 janvier.

William Marx, un spécialiste des traditions littéraires

Titulaire de la chaire « Littératures comparées » du Collège de France, William Marx est né en 1966 à Villeneuve-lès-Avignon (Gard). Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de lettres classiques, spécialiste des traditions littéraires française, anglo-américaine, italienne et germanique comme des littératures grecques et latines, il a été notamment professeur à l'Université Paris Nanterre de 2009 à 2019.

Il est l'auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels *L'Adieu à la littérature* (Minuit, 2005), *Vie du lettré* (Minuit, 2009), *Le Tombeau d'Œdipe* (Minuit, 2012), *La Haine de la littérature* (Minuit, 2015), *Un savoir gai* (Minuit, 2018). Également philologue, William Marx a établi des éditions critiques, comme celle du dernier tome des *Cahiers 1894-1914* de Paul Valéry (Gallimard, 2016), ou encore des notes de T.S. Eliot sur le cours d'Henri Bergson au Collège de France.

Son cours au Collège de France doit débiter le 5 février, autour du thème « Construire, déconstruire la bibliothèque ».

Extraits. S'il est vrai que nulle conscience critique, nulle véritable connaissance de soi, nulle appréhension de l'universel ne sauraient se former sans lecture des textes étrangers ou lointains, s'il est vrai que rien n'est plus nécessaire que de lire les littératures d'ailleurs ou d'autrefois, en revanche rien n'est plus difficile que de les lire non comme de la littérature, mais comme d'authentiques fragments de monde chus sur notre table, sur notre terre.

Notre connaissance du monde vient principalement des discours. Ce que nous en connaissons directement, par nous-mêmes, c'est fort peu : cette salle, ce bureau, l'espace où nous nous trouvons, nos voisins, nos collègues, nos proches. Notre environnement immédiat. Le reste (que la Terre tourne autour du Soleil, que le taux de chômage baisse ou augmente, qu'Emmanuel Macron est président de la République), nous ne le savons le plus souvent que par le discours, aidé parfois par des images. (...)

Sans doute en allait-il un peu différemment il y a quatre ou cinq mille ans, avant le développement massif de l'écriture, mais plus se sont multipliés les écrits tandis que se perfectionnaient les systèmes de communication, plus s'est réduite la part tenue dans notre vie par une expérience directe du réel. (...) Une part immense de nos émotions, de nos joies, de nos chagrins, des enjeux les plus cruciaux de notre existence est déterminée par des discours. Le langage est devenu à la fois notre sixième sens et un organe spécifique, qui nous permettent de connaître le monde très loin de nous comme d'agir sur lui.

Travailler les textes de l'intérieur

Or, les œuvres sont aussi faites de langage, c'est-à-dire de la substance même dont se tisse la majeure partie de notre relation au monde, mais un langage tel ou employé dans des conditions telles que certaines de ces œuvres ont la capacité de survivre aux circonstances mêmes de leur création et de subsister comme des bulles d'expérience flottant dans les marges de la logosphère, des bulles d'expérience ou, comme Erich Auerbach les nommait, des « *formes de vie* » venues d'autres temps et d'autres lieux, auxquelles nous avons la capacité de toujours nous référer, et qui ont jusqu'au pouvoir de nous transformer. Telle fut la révélation qui s'imposa au poète Rainer Maria Rilke en 1908, lors d'une visite au Musée du Louvre, devant l'éblouissement d'un « *torse archaïque d'Apollon* » : cette pierre « *par tous ses confins éclate/telle une étoile ; car il n'est là aucun lieu/qui ne te voie. Tu dois changer ta vie.* »

Du mußt dein Leben ändern : l'injonction ultime adressée au poète par la statue vaut aussi pour chacun de nous devant tout texte ancien ou lointain, si jamais nous savons adapter notre regard. Nous croyons observer une statue : c'est elle qui nous observe. Nous croyons lire les textes, mais sommes non moins lus par eux, jugés, éprouvés, secoués, révoltés parfois, soumis que nous sommes à leur rayonnement stellaire. (...)

Chaque texte enclôt une expérience, chaque texte confronte à une altérité. (...) S'il est vrai que la prise en compte d'un espace nouveau par le discours opère inévitablement à partir de schèmes anciens, si le stéréotype sert parfois à figer l'altérité de façon commode et confortable, cette altérité vient malgré tout travailler les textes de l'intérieur et les rendre bien plus neufs et ouverts que ne veut l'avouer une certaine critique postcoloniale. La grande étude d'Edward Said sur l'orientalisme trouve ici sans doute ses limites.

Le principal problème de la littérature

Pas de liberté qui ne s'exerce dans une structure : c'est la colombe de Kant, qui croyait voler mieux, et plus vite, et plus haut, si elle évoluait dans le vide. Or, sans air, pas de vol possible, et pas davantage de littérature sans langue ni culture, sans mythes ni lieux communs. La langue est « fasciste », elle oblige à dire, affirmait ici même Roland Barthes, mais la capacité de « tricher » avec elle, il la nommait **littérature**. La langue est fasciste, mais dix langues ensemble sont moins fascistes qu'une seule, et dix littératures forment autant de libertés nouvelles.

Ne lire en effet qu'une seule littérature, c'est se condamner à en faire un point aveugle. Plutôt que de dire ce qu'est la littérature ou **notre** littérature, disons d'abord ce qu'elle n'est pas, quels sont ses marges, ses alentours, observons-la depuis les littératures autres. (...)

Les limites à franchir ne sont pas placées seulement dans l'objet littéraire, qu'il convient d'observer depuis l'extérieur, mais aussi dans le sujet, inconscient des œillères imposées par sa propre culture. Or, le premier obstacle à faire tomber, le principal problème de la littérature, c'est la littérature elle-même, je veux dire la notion même de **littérature** avec tout ce qu'elle implique de présupposés et d'usages historiquement datés et géographiquement localisés : en gros, l'Europe des deux derniers siècles. Notre amour historiquement situé de la littérature nous impose paradoxalement comme premier devoir de nous arracher à l'historicité de cette même littérature. C'est au nom de la littérature que nous devons nous détacher de celle-ci.

Voilà pourquoi il nous faut d'un seul mouvement construire et explorer la bibliothèque mondiale ou totale – et je dis bien **bibliothèque** mondiale, et non pas littérature mondiale. On lit la littérature mondiale, mais on lit dans la bibliothèque mondiale : deux attitudes radicalement différentes.

Bibliothèques inconscientes

Lire, étymologiquement, c'est **legere** : recueillir, choisir, butiner. Et **legere**, c'est choisir à l'intérieur d'une bibliothèque. Nous avons tous en nous des bibliothèques inconscientes, des bibliothèques mentales, des bibliothèques invisibles, qui donnent sens à chaque texte littéraire et clôturent également sa signification. Il est donc illusoire de penser qu'il serait possible d'échapper au canon ou à la bibliothèque. Seule une autre bibliothèque peut nous sauver de la bibliothèque, mais le travail de défamiliarisation devra recommencer avec cette nouvelle bibliothèque, et ainsi de suite. D'où la naïveté des **canon wars**, de ces « guerres de canons » qui font rage de l'autre côté de l'Atlantique : les canons sont inévitables, et il n'en est aucun de parfait. Il ne faut pas remplacer un canon par un autre, mais multiplier les canons, les superposer, en utiliser plusieurs de façon concomitante et surtout en garder la mémoire.

Promouvoir l'idée d'une bibliothèque mondiale, c'est précisément s'opposer à la **World Literature**, conçue comme l'ensemble des textes qui surnagent, comme l'écume du patrimoine mondial, comme le palmarès ultime ou le canon suprême. Quand elle n'est pas l'étude légitime et distanciée des mécanismes de transfert culturel et de mondialisation de la littérature, la littérature mondiale, aujourd'hui rebaptisée **Global Literature**, implique en réalité la compétition généralisée entre les textes, parallèle à celle où s'affrontent puissances dominantes et émergentes. La valorisation bienvenue de littératures jusqu'alors négligées minore souvent de facto les littératures européennes tout en préservant les privilèges de la sphère anglophone et notamment du pays qui prétend incarner et résumer à lui seul toute diversité. La prétendue abolition du point de vue particulier menace d'ériger en neutralité objective un point de vue dominant au seul bénéfice d'un impérialisme culturel et linguistique. C'est l'ultime ruse du pouvoir pour étouffer la diversité sous ombre de la favoriser.

La bibliothèque mondiale au contraire rassemble une myriade de bibliothèques hétérogènes, chacune à envisager selon ses propres critères, ses propres hiérarchies et classifications. (...) Elle réunit virtuellement toutes les bibliothèques du monde, de chaque culture, de chaque pays, de chaque langue et de tous les temps. (...) Peu importe si en pratique nous n'en connaissons jamais qu'une partie infime : la bibliothèque mondiale n'est pas une institution réelle, mais un concept opératoire, un instrument scientifique, un protocole de lecture, une façon particulière d'aborder les œuvres. (...)

Lecteurs sans limites

La littérature mondiale sélectionne les textes qui survivent à la traduction ; la bibliothèque mondiale trouve plus intéressants les textes qui passent difficilement l'épreuve de la traduction, précisément parce que ces textes enclosent une altérité plus forte. La littérature mondiale, qui n'est souvent qu'un simple présentisme, étend les textes sur le lit de Procuste d'un regard surplombant et unifiant, et les soumet aux exigences idéologiques et morales d'un *hic et nunc* enflé du sentiment de sa supériorité légitime ou prétendue ; la bibliothèque mondiale, appuyée sur la philologie, envisage chaque texte dans sa singularité et dans celle de l'époque et de la culture d'où il vient. La littérature mondiale fait triompher le sujet ; la bibliothèque mondiale transforme le lecteur.

Si cette chaire a un sens, il ne peut être que d'entrouvrir la porte de cette bibliothèque mondiale afin de faire de nous des lecteurs sans limites, des lettrés capables d'enjamber le problème de la littérature, capables de lire par-delà la littérature.

Ce n'est nullement un hasard si l'idée de littérature mondiale, de *Weltliteratur*, émergea à l'époque de Goethe juste après que se fut cristallisé le concept de la littérature elle-même. En tant qu'art du langage autonome, à vocation universelle, d'une intellectualité supérieure, détaché le plus possible de son contexte, la littérature devint alors la grande décontextualisatrice, la phagocyteuse par excellence, ingérant tous les textes épars pour en faire sa matière propre. Une lecture littéraire fait sens de tout, elle décontextualise le plus possible, elle voit dans chaque texte un objet autonome et confère au lecteur une toute-puissance interprétative. Tout est susceptible d'être lu comme littérature : la tragédie grecque comme le *Mvett* du peuple fang, le *Bardo Thödol* tibétain comme les sagas islandaises. Or, plus une œuvre est loin de sa source, plus aisément elle se laisse déposséder de sa fonction historique et de son pouvoir propre, et plus facile est son intégration dans le vaste corpus littéraire. (...)

Filtres parasites

La littérature mondiale apparaît ainsi comme le stade ultime de la littérarisation, c'est-à-dire de la décontextualisation et de l'acculturation des œuvres, sinon de leur marchandisation et de leur monétisation, très tôt mises en évidence par Marx et Engels, alors qu'une démarche scientifique devrait viser exactement à l'inverse : à dégager les textes des filtres parasites, ou du moins à en prendre conscience et à revenir autant que possible à une puissance première de l'œuvre, envisagée dans son éclosion, dans le miroitement de son apparition et de l'intention qu'elle porte.

Non qu'il faille interdire l'interprétation actuelle et littéraire des textes : ce ne serait ni possible ni surtout souhaitable. Il s'agit simplement de savoir ce qu'on fait quand on interprète. Il y a un temps pour restaurer, un temps pour interpréter, mais il arrive à ces deux temps de coïncider heureusement lorsque l'interprète reconnaît aux pouvoirs originels de l'œuvre enfin redécouverts la capacité d'ouvrir à l'imagination et à la sensibilité des espaces encore vierges. (...)

Tenter d'abolir le point de vue particulier d'un lecteur français de ce début du XXI^e siècle par un radical et définitif dépouillement de soi, ce serait vouloir faire l'ange et nous conduirait inévitablement, comme Orphée et Eurydice, à perdre l'objet de notre recherche au moment même où nous le pensions saisir. Il s'agit bien plutôt de mettre en suspens ce point de vue, de l'objectiver et de le faire advenir à la conscience, voire de le déplacer et de le modifier, en travaillant à cultiver devant la masse babélique de cette bibliothèque le sentiment de notre place réelle dans l'univers, simple écume que nous sommes à la crête de l'histoire. Je ne conçois guère de plus forte mission assignable à l'étude des littératures comparées.

La leçon inaugurale de William Marx sera diffusée jeudi 23 janvier à 18 heures (en direct) sur [le site du Collège de France](http://www.voixauchapitre.com/archives/2019/) et publiée courant 2020 par le Collège de France, en coédition avec Fayard

William Marx (écrivain)

William Marx : "Nos bibliothèques mentales nous servent de référence pour lire et comprendre les livres"

Entretien avec William Marx, [France Culture](#), La Grande Table des idées, par Olivia Gesbert, 23 janvier 2020

Entretien | Une nouvelle chaire intitulée "Littératures comparées" est confiée à l'historien de la littérature William Marx au Collège de France. À quelques heures de sa leçon inaugurale, le philologue tourné vers une "bibliothèque mondiale", nous ouvre les yeux sur notre subjectivité de lecteur·rice·s.

Écrivain, philologue, professeur et essayiste émérite, William Marx entre au Collège de France où il ouvre la chaire de littératures comparées. Par son approche qui s'intéresse au contexte originel de l'écriture des œuvres, ce normalien et agrégé des lettres classiques entend repousser les limites de la discipline dès sa leçon inaugurale, ce jeudi 23 janvier, "Par-delà la littérature - Lire dans la bibliothèque mondiale", introduction à son cours à venir intitulé "Construire, déconstruire la bibliothèque mondiale". Dans une approche qui mêle l'universel et le particulier, il expose une analyse où nos lectures dépendent de nos vies, de nos attentes, des autres livres que nous avons déjà lus. Extrait de son entretien à [La Grande table idées](#) au micro d'Olivia Gesbert.

Olivia Gesbert : Vous avez choisi d'axer votre leçon inaugurale sur la bibliothèque mondiale. Pourquoi promouvoir cette idée ?

William Marx : Il me semble que nous vivons dans un monde assez paradoxal où tout est accessible par internet, par Google, par Wikipédia, par l'ensemble des bases de données qui sont là, mais où chacun s'enferme dans son propre univers. Il faut, au contraire, faire l'effort d'aller vers les autres, vers l'étranger, vers le lointain, vers ce qui est différent de nous, à un moment où il y a une sorte d'enfermement de chaque communauté, de chaque individu dans ses propres désirs, ses propres intérêts, ses propres idées. Je crois que la littérature peut vraiment nous y aider.

D'une certaine manière, ce que démontre l'actualité (ou la situation dans laquelle nous sommes actuellement) c'est le fait que chacun vit dans un univers un peu imaginaire, qu'il reconstitue avec son lien avec le reste du monde. La littérature peut au contraire nous aider à sortir de ces univers imaginaires. Dans le monde de la littérature, ils portent un nom, ce sont les bibliothèques. Mais les bibliothèques - c'est ce que j'essaierai de développer à l'intérieur de mon cours - je les entends plutôt comme des bibliothèques mentales. Non pas celles qui enferment des livres, mais celles où nous sommes nous-mêmes enfermés. Ce sont elles qui nous servent de référence pour lire et pour comprendre les œuvres que nous lisons.

Quand nous lisons un livre, nous le prenons sur une étagère mentale, en quelque sorte. Et il n'y a aucune compréhension d'un livre qui soit indépendante des livres qui sont à côté sur l'étagère. Par exemple, si vous lisez *À la Recherche du temps perdu* de Marcel Proust, vous pouvez le lire de différentes manières, vous ne lisez jamais de manière isolée. Vous pouvez le lire, par exemple dans la comparaison avec *La Princesse de Clèves* de Madame de La Fayette, c'est-à-dire dans la grande tradition du roman psychologique français. Ou bien vous pouvez le lire, au contraire, à côté de *l'Ulysse* de James Joyce ou de *L'Homme sans qualités* de Musil. Vous pouvez le voir aussi comme un moment de cette grande période de déconstruction moderniste du roman au niveau européen. Et chaque fois, c'est une œuvre différente que vous lisez. Donc, il est extrêmement intéressant de mettre en évidence ces bibliothèques mentales et invisibles qui sont à l'intérieur de nous, et d'essayer aussi de les faire bouger et de les faire exploser. C'est ce à quoi doit servir la bibliothèque mondiale.

Il y a comme une chaîne du livre. Notre esprit, quand il se saisit d'un livre, recrée tout un corpus autour, même inconsciemment dites-vous.

Aucune œuvre ne se lit de manière isolée. Toute lecture est comparée. Et c'est pourquoi j'ai tendance à dire que cette chaire de littératures comparées, à laquelle j'ai eu l'honneur d'être élu, est en fait une chaire de littérature. Toute littérature, toute œuvre littéraire est toujours vue dans un regard de comparaison. Ce que je vais essayer de faire, c'est de mettre en évidence ces œillères, qui font que notre lecture de telle ou telle œuvre est toujours orientée. Et parmi ces œillères, il y a beaucoup d'éléments de type idéologique ou culturel qui sont en fait, par exemple, notre propre rapport à la littérature.

Toute lecture est chargée de nos autres lectures, et elle est aussi chargée de ce que nous sommes.

Paul Valéry disait que les œuvres d'art, les œuvres littéraires n'existent pas par elles-mêmes. Elles existent toujours en actes. "*L'œuvre de l'esprit n'existe qu'en actes*", écrivait-il. C'est ce qu'il disait à la chaire de poétique qu'il occupait au Collège de France. Une œuvre littéraire, ce n'est pas un livre dans une bibliothèque. Une œuvre n'existe que dans l'actualisation que nous en faisons, par la lecture, par le regard que nous portons sur elle. Et à ce moment-là, il se crée une image mentale de l'œuvre à l'intérieur

de nous. Mais la réalité de l'œuvre est totalement transformée, déterminée par tout ce que nous avons vécu. Ce qui fait que chacun lit différemment une œuvre, différemment des autres mais aussi de lui-même. Vous ne lisez pas le même roman de la même manière, selon que vous êtes en forme ou que vous êtes triste, à tel ou tel âge de la vie.

On ne lit pas un roman d'amour de la même manière quand on est adolescent. Quand je l'étais, j'ai lu beaucoup de romans de la grande tradition européenne : *La Princesse de Clèves*, *Madame Bovary*, etc. Mais c'est très étonnant, quand on n'a pas connu l'amour soi-même, les affres de l'amour et des sentiments, on ne lit pas de la même façon que si on a subi des malheurs amoureux ou qu'on a connu le bonheur de l'amour. Étant donné que le Collège de France est quand même une institution de type scientifique, il faut mettre en évidence les a priori, les préjugés, les conceptions qui guident nos lectures et c'est ce que je vais essayer de faire.

Vous faites la distinction entre la littérature mondiale et la bibliothèque mondiale. "La littérature mondiale fait triompher le sujet", dites-vous, et "la bibliothèque mondiale transforme le lecteur", ce n'est pas la même chose.

Le concept de littérature mondiale est apparu il y a deux siècles environ, en particulier dans les propos tenus par Goethe, sous le nom de *Weltliteratur*, comme on dit en allemand. Lors de cette émergence du concept, Goethe parle par exemple de romans chinois qu'il lit à Weimar au même moment. C'est étonnant de penser que Goethe pouvait lire des romans chinois déjà au début du XIXe siècle. Mais cette capacité à pouvoir lire des œuvres très lointaines est liée aussi à l'émergence du concept de littérature. Parce que le mot de littérature n'existait pas dans le sens moderne qui est le nôtre avant le XIXe siècle. Avant, on parlait d'autres choses, de Belles Lettres, de poésie. Parler de littérature, ça veut dire parler d'une sorte de régime particulier des textes par rapport à nous, une capacité que nous avons, en tant que lecteur, de nous approprier des textes très lointains. Parce que pour toute lecture littéraire, nous avons la capacité de nous projeter à l'intérieur des œuvres, de les faire devenir nous, d'y transporter nos propres interrogations, nos propres questionnements.

Regardez la façon, encore aujourd'hui, dont les gens vivent la littérature. Ils achètent un livre dont ils ne connaissent pas l'auteur dans une librairie. C'est quelque chose d'assez impersonnel. Et puis après, chacun a ses propres impressions en lisant l'œuvre, chacun peut écrire là-dessus, sur des blogs, des réseaux sociaux. Cela n'a pas toujours été ainsi. Il y a eu d'autres moments, d'autres cultures où les textes venaient avec tout un ensemble de codes sociaux. Par exemple, dans la tragédie grecque, dans le monde du XVIIe siècle, dans les salons français qui faisaient que la lecture était orientée, elle était donnée à l'intérieur d'une société. Ce que je veux dire, c'est que la littérature mondiale est une littérature qui s'approprie et qui a tendance, en quelque sorte, à niveler les œuvres, à les mettre au niveau de nos propres attentes.

C'est cette fameuse "world literature", comme on a la "world music", c'est-à-dire cette idée d'une littérature adaptée à tous ?

Oui, tout à fait. Et c'est exactement ce que mettaient déjà en évidence Karl Marx et Friedrich Engels dans le *Manifeste du Parti communiste*. Ils parlent de cette mondialisation de la littérature qui correspond à une marchandisation de la littérature. Elle est devenue un objet de commerce parce que toute œuvre se vaut et toute œuvre peut passer d'un monde à l'autre. Ce n'est pas ce que j'entends par bibliothèque mondiale. Parce qu'il me semble qu'il y a un problème dans cette question de la littérature mondiale, nous mettons les œuvres sur le lit de Procuste, sur le lit de nos attentes idéologiques et morales, qui sont parfois extrêmement légitimes. Mais ce faisant, nous nous interdisons d'accéder à des œuvres qui pourraient beaucoup plus nous déstabiliser, nous choquer, nous révolter, ou au contraire nous faire découvrir des mondes entièrement différents.

Dans une bibliothèque mondiale, vous n'êtes pas là pour vous approprier les œuvres et en faire votre propre chair. Le rapport aux œuvres et aux textes, que je veux défendre à l'intérieur de mon cours, sera un rapport beaucoup plus philologique, qui consiste à respecter l'intention première des œuvres, à essayer de comprendre ce qu'elles ont voulu dire, d'abord dans leur contexte, dans leur culture. Et c'est peut-être ensuite, dans un second temps qu'il est possible de faire cette lecture littéraire, que je ne veux absolument pas abolir. Mais il me semble qu'il est extrêmement important, si on veut vraiment se confronter à l'altérité et découvrir autre chose, de faire cet effort, de casser notre subjectivité par rapport aux œuvres et d'essayer de rentrer dans un rapport beaucoup plus scientifique avec elles, ce que permet la bibliothèque mondiale.